Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1913)

Artikel: Les incomparables
Autor: Roger-Cornaz, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749575

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES INCOMPARABLES

Je ne parle pas du pastiche involontaire et naïf qui est, chez les très jeunes écrivains, un signe touchant de leur admiration pour les maîtres. Je parle de cette délicate imposture littéraire, qui se nomme aussi pastiche, et qui est aussi vieille que le monde, j'entends que le monde civilisé. Imiter le style des écrivains en renom, de manière à donner le change au lecteur et à lui faire prendre des vessies pour des lanternes, est un jeu habituel à toutes les sociétés raffinées qui donnent quelque prix aux amusements littéraires. Sans remonter aux Alexandrins, aux Romains de l'Empire ou aux Byzantins, on sait que La Bruyère a pastiché Montaigne, parce qu'il l'aimait, et que Boileau a pastiché Voiture et Balzac, parce qu'il ne les aimait pas. C'est une sorte de monstrueux pastiche que l'*Ossian* de Macpherson, et c'est un véritable pastiche que le *Théâtre de Clara Gazul* de Mérimée. Salvandy fit d'étonnants pastiches de Chateaubriand. Les *Contes drôlatiques* de Balzac sont des pastiches du seizième siècle; et la *Ballade à la lune* de Musset est un pastiche de toutes les ballades romantiques, de même que les *Déliquescences* d'Adoré Floupette en sont un de toutes les déliquescences décadentes. Becq de Fouquières qui était pourtant critique avisé et qui connaissait André Chénier mieux qu'homme au monde, a cependant admis dans sa célèbre édition le fragment:

Proserpine incertaine . . .

que M. Anatole France prétendait avoir retrouvé, et qu'on sait maintenant qui n'est qu'un adroit pastiche de M. France lui-même.

Mais jamais peut-être le pastiche n'a été plus en faveur que de nos jours[1]). Il est devenu parmi nous un vrai genre littéraire. On le nomme *A la manière de* . . . Sous cette nouvelle forme, il ne cherche plus à mystifier. Il ne veut plus qu'amuser le public en se moquant des écrivains. C'est une façon de critique littéraire. MM. Muller et Reboux qui lui ont donné son nom et qui en ont fourni les exemples les plus achevés, n'en sont

---

[1]) Evelyne Moncœur: *l'Incomparable*, Ctesse de Noailles: *Le visage émerveillé, La nouvelle espérance, La Domination.* Gérard d'Houville: *l'Inconstante, l'Esclave, Le Temps d'aimer.* Colette Willy: *La Retraite sentimentale, La Vagabonde.* Mme Burnat-Provins: *Le Livre pour toi.*

point cependant les inventeurs, je crois bien que l'inventeur en est M. Jules Lemaître qui donna en 1887, dans un article intitulé *Pronostics*, une série de petits *à la manière de . . .* qui me semblent bien avoir servi de modèles à tous ceux qu'on a composés depuis.

Le genre *à la manière de . . .* se distingue du pastiche en ce que celui-ci veut se moquer du public en le trompant, tandis que celui-là veut se moquer des écrivains en révélant perfidement, par une exagération légère, leurs défauts et leurs ridicules.

C'est donc à ce genre-là, plutôt qu'au pastiche, que se rattache l'*Incomparable*, ce petit roman paru récemment sous la signature énigmatique d'Evelyne Moncœur et qui a fait une pinte de bon sang à tant d'honnêtes gens. L'*Incomparable* n'est point tout-à-fait un pastiche; on n'y voit aucune intention sérieuse de mystifier; il ne se donne pas vraiment pour un roman de femme. Je pense que personne ne s'y est laissé prendre. C'est une „charge"; une charge très fine, mais une charge. On pouvait hésiter après avoir lu l'épigraphe:

> Ici bien-aimé s'offre l'Incomparable
> Car je suis la plus tendre et la plus géniale

Mais il me semble qu'on était fixé après avoir lu la dédicace:

„A celui dont la forte caresse est la seule chose au monde que je comprenne".

Quel est l'auteur de l'*Incomparable*? Quel nom obscur ou fameux se cache sous celui d'Evelyne Moncœur? Je crois que c'est encore un mystère. Et ce mystère ajoute un attrait plus piquant à la lecture de ce petit livre.

* * *

C'est en effet, un petit livre, un tout petit livre. Mais il est, en vérité, bien plus grand qu'il ne semble. Il est considérable, il est incomparable. Il est tout simplement, sans l'ombre de pédanterie, et avec un sourire continuel, une critique complète, définitive, cruelle sans doute, mais non point injuste, de la littérature féminine en France depuis dix ou quinze ans.

Car il y a en France, depuis dix ou quinze ans, non pas seulement des femmes qui écrivent, qui écrivent comme des hommes et vont à la remorque des hommes; il y a une véri-

table littérature féminine, très différente de la masculine et bien reconnaissable à ses brillantes qualités comme à ses éclatants défauts. Les historiens littéraires qui parleront de notre époque ne pourront se borner à faire entrer telle ou telle femme auteur dans tel ou tel groupe d'écrivains. Il faudra bien qu'ils consacrent un chapitre, ou du moins un paragraphe, à la littérature de femmes.

C'est à cette littérature tout entière qu'en a l'auteur de l'*Incomparable*, et non pas à l'une ou à l'autre de ces dames poétiques. C'est pourquoi son livre est plus qu'un simple amusement; c'est pourquoi il a une vraie valeur et une vraie signification.

* * *

Quels sont donc, d'après Evelyne Moncœur, les traits les plus remarquables de cette littérature?

Il faudrait, d'abord, vous conter l'histoire de l'*Incomparable*. Mais vraiment je ne saurais, car c'est une histoire qu'on lit pour soi avec mille petits délices intimes; ce n'est pas une histoire qu'on puisse lire ni même raconter à haute voix. D'ailleurs vous la connaissez sans doute, et si vous ne la connaissez pas, vous ne laisserez point passer un jour de plus sans l'apprendre.

Aussi bien, l'un des traits, et peut-être le plus apparent de cette littérature de femmes, semble être l'indécence. Sous ombre de franchise, ces dames disent les choses les plus fortes avec une tranquillité parfaite et une naïve effronterie. Elles rejettent hardiment les voiles de la pudeur qu'on avait pris tant de peine à tisser pour elles. Elles ne font pas mystère de leurs goûts les plus simples. Elles étalent leur sensualité. Car c'est par les sens surtout qu'elles semblent vivre. De quelque lyrisme qu'elles l'embellissent, de quelques guirlandes qu'elles l'adornent, leur amour s'appelle surtout désir. Ce n'est point pour leur âme, ni pour leur esprit qu'elles aiment leurs amants. „La forte caresse est la seule chose au monde qu'elles comprennent.“ Dans la *Maison du péché*, Augustin de Chantepie est un petit nigaud; mais il est jeune et charmant, et c'est pourquoi la pauvre Fanny en est folle. Dans le *Visage émerveillé* qui est donc l'ami de la petite nonne? Je ne sais ni elle ne sait non plus. Elle sait seule-

ment qu'il est très jeune, très beau, avec des cheveux blonds. Et cela lui suffit bien. Dans l'*Esclave* de Mme Gérard d'Houville, si Mme Mirbelle échoue dans ses efforts louables pour aimer le joli blond et retombe aux bras du beau brun, c'est que le beau brun lui fait une impression physique que le joli blond ne lui fera jamais. Quant au *Livre pour toi* de Mme Burnat-Provins, c'est un hymne à la beauté de l'homme.

Voilà donc l'amour des femmes quand ce sont les femmes qui en parlent. Et, je le crois bien, voilà l'amour tout simplement, l'amour véritable, l'amour qui n'est plus une amitié plus ou moins amoureuse ou une habitude plus ou moins bourgeoise. Remarquez que c'est précisément l'amour de Roxane pour Bajazet et l'amour de Phèdre pour Hippolyte.

> Fier et même un peu farouche,
> Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,

l'amour de Tristan et d'Iseult. Nous le connaissions depuis longtemps; et nous n'avions pas besoin des romans de femmes pour nous y rendre attentifs. Mais ce qu'il y a d'assez piquant, c'est que ce soient les femmes qui l'aient représenté avec le plus de franchise, avec le moins d'ornements, dans sa complète et un peu triste nudité.

Tout cela est vrai; on l'a beaucoup dit, et l'on a eu raison de le dire. Mais on l'a trop dit, et il ne faut rien exagérer. Si cette sensualité des romans de femmes nous frappe, si elle nous paraît nouvelle, ce n'est pas que les hommes n'en aient dit souvent tout autant, et bien pis. Seulement nous nous faisions des femmes une idée fausse. Nous les parions d'une ridicule délicatesse; nous en faisions des êtres plus éthérés, plus immatériels que nous. Il y avait des choses que nous nous réservions le droit de penser et de dire. Longtemps, car elles sont dociles, elles ont cru, elles ont du moins laissé croire que nous avions raison. Mais enfin elles se sont lassées de jouer la comédie. Elles ont dit le fond de leur cœur. Elles ont écrit des *Livre pour toi*. Cela est fort contrariant.

Et puis, si la sensualité qu'elles étalent dans leurs ouvrages ne laissait pas d'être connue et très connue, il faut avouer qu'elles nous l'ont montrée, si l'on peut dire, par un autre côté.

Et c'est ce qui nous a fait, un peu injustement, crier au scandale. Les compliments très directs que les hommes se permettaient de faire aux femmes, ce sont les femmes maintenant qui les font aux hommes. Cela nous surprend, et nous charme peut-être, mais nous gêne un peu. Qu'un homme dise à une femme: „Vous êtes belle!“ rien de mieux. Mais qu'une femme dise à un homme: „Vous êtes beau!“ nous ne pouvons nous empêcher d'être choqués. Nous ne pensions pas que nos cheveux, nos dents et notre teint eussent pour les femmes précisément la même valeur qu'ont pour nous le teint, les dents et les cheveux des femmes. Cela nous trouble. Cela trouble surtout ceux d'entre nous qui ont entre quarante et cinquante ans, les cheveux rares et le teint brouillé.

Tant y a que beaucoup de critiques se plaignent aigrement de cette franchise féminine. Après tout, ils ont peut-être tort. J'avoue qu'il y a des précisions d'assez mauvais goût chez Mme Burnat-Provins et même chez Mme de Noailles, et même chez Mme Colette Willy, et même chez la gracieuse Mme Gérard d'Houville. Et c'est un défaut dont Evelyne Moncœur s'est moquée presque à chaque page de l'*Incomparable*. Mais enfin c'était peut-être le droit des femmes de parler un peu de nous comme nous parlions d'elles. Et, si tous les poètes ont comparé la joue fraîche de leur amie à un fruit vermeil et duveté, pourquoi la *Vagabonde* de Mme Colette Willy ne dirait-elle pas de la joue rasée de M. Dufferein-Chautel qu'elle est „douce comme une pierre ponce très douce“. Et, après tout ce que les hommes ont répété de charmant sur les mains des femmes, pourquoi Sabine, dans la *Nouvelle Espérance*, ne remarquerait-elle pas la main de Gérôme, „le bras, le poignet et la main, d'un blanc poli, les doigt fins, un peu larges aux phalanges“?

Mais, pour qui veut être offensé, ce qui rend souvent cette franchise des romans féminins plus offensante encore, c'est que beaucoup sont écrits, comme l'*Incomparable*, sous forme d'autobiographie, de mémoires ou de journal intime. L'auteur a l'air de parler pour son propre compte, de nous faire une confession ou une confidence, d'utiliser sa dernière petite aventure. Il se pose non en spectateur mais en acteur. Gillette Vernon dans

l'*Inconstante* comme Mme St-Helier dans le *Temps d'aimer,* Claudine dans la *Retraite sentimentale* comme la cabotine de la *Vagabonde,* et la petite nonne naïve du *Visage émerveillé* comme l'ardente amoureuse du *Livre pour toi,* nous content elles-mêmes leur histoire.

C'est, peut-être, qu'elles seraient bien empêchées de nous conter autre chose; car un autre trait de la littérature féminine, fort bien mis en valeur par Evelyne Moncœur, semble être le manque d'invention. Je ne dis pas d'imagination: il y a, dans les livres de femmes, une imagination de détails souvent charmante, parfois abondante. Mais il n'y a aucune invention. La trame de ces romans est des plus légères et des plus insignifiantes. On aime un homme, et puis on ne l'aime plus et on se met à en aimer un second; ou bien on aime un homme et on essaie d'en aimer un autre, mais décidément c'est le premier que l'on aime; ou bien on aime un homme, et cet homme s'en va, et l'on pleure. Je ne songe pas à blâmer cette simplicité. On peut broder, on a brodé des chefs-d'œuvre sur des canevas aussi ténus; et c'est *Bérénice.* Mais encore faut-il reconnaître que ce manque d'invention est un trait commun à presque toutes les femmes. Il y a à peine une intrigue dans la *Princesse de Clèves,* ou dans les meilleurs romans de Georges Sand — et l'extraordinaire et folle complication de *Consuelo* ou des *Beaux Messieurs de Bois doré* est aussi, tout compte fait, une preuve d'impuissance. S'il y a des femmes poètes, des femmes romanciers ou même des femmes philosophes, remarquez qu'il n'y a guère de femmes dramaturges. C'est que, pour réussir au théâtre, il faut avant tout, — à moins d'être Racine ou Marivaux, — cette force d'invention qui manque aux femmes.

Incapables d'imaginer une forte intrigue, les femmes semblent ne pas l'être guère moins de créer des caractères. Il y en a à peine chez Mme Tinayre ou chez Mme Colette Willy; et chez Mme Gérard d'Houville ou chez Mme de Noailles, il n'y a que des silhouettes vite oubliées. Occupées uniquement d'elles-mêmes, et, comme dit l'*Incomparable,* de leur „tendre cœur", elles n'écrivent jamais ni roman de mœurs ni roman de caractères. Elles pourraient être psychologues, et elles le sont souvent, et avec une finesse ravissante. Mais leur véritable veine est le ly-

risme. Le genre où elles excellent, ou, du moins, elles se complaisent, c'est le „roman lyrique". Elles sont lyriques à tout propos et parfois hors de propos. Toute occasion leur est bonne à s'épancher en tirades; les conjonctures les plus ordinaires leur inspirent des développements poétiques. Cela ne va pas toujours sans un certain comique. C'est ce que l'auteur de l'*Incomparable* a très bien compris; de cette disproportion, il a tiré ses effets les plus amusants. Un matin, en voyage, son héroïne passe par une petite ville dont elle ne peut lire complètement le nom sur le mur de la gare. Elle ne perd pas une si belle occasion de s'exalter: „Châtel" . . . Quel Châtel? Châtel-Guyon? Châtelaillon? Je ne le sais pas; j'ignore la géographie qui n'importe guère à l'amour; je ne le sais pas; je ne le saurai jamais . . . Quelles que soient, petite ville, les dernières syllabes de votre nom, vous êtes une pauvre petite ville remplie de trop de calme, de silence et de paix, une petite ville honnête, une petite ville morte, et voilà, ô Châtel inconnu, ô Châtel anonyme, que je pleure sur vous . . ."

Ce lyrisme perpétuel est la source de toute sorte d'enfantillages dont le plus constant et le plus remarquable est l'abus de la „prosopopée", comme disent les vieux manuels de rhétorique. Les auteurs féminins ne se lassent point d'interpeler. Elles interpellent les inconnus, les absents et les morts, les tables, les portes et les arbres, et l'amour, et leurs cheveux, et leurs mains, et leur cœur, leur tendre cœur. La nonne du *Visage émerveillé* ne se borne pas à dire, ce qui est déjà assez précieux: Mon couvent me fend le cœur d'amour. Elle s'écrie: „Mon couvent, vous me fendez le cœur d'amour; vous êtes, ce matin, comme une belle turquoise douce." Non seulement elle interpelle Sainte Thérèse, mais elle s'adresse à la bouche de cette bienheureuse et lui dit, avec une naïve incohérence: „Bouche de Sainte Thérèse, ouverte et pleine de grâce, que buvez-vous que vous ayez ainsi la figure parfaite, morte et noyée". Et ainsi l'*Incomparable*: „Elle s'est ouverte; vous vous êtes ouverte, ô porte!" ou bien: „Votre nuance, ô Gaves, plus que le bleu rude du ciel, etc." ou encore: „Ah! jours d'amour! C'était donc vrai, doux amours, que, mon tendre cœur, vous l'empliriez de plénitude!" ou enfin: „Ah! splendeur de la vie! Douceur d'aimer! Folie! Sagesse!

Heure éternelle! Je vous tiens donc enfin, mon bonheur éphémère, qui sur ma tendre paume, comme un oiseau farouche, un instant vous vous posiez!"

Mais si ce lyrisme tourne facilement et trop souvent à la niaiserie, il a, souvent aussi, sa valeur. Il pousse au beau style, au grand style, ou simplement au style. Il faut bien reconnaître que dans notre littérature contemporaine, sauf quelques exceptions, les femmes écrivent mieux que les hommes. Si elles manquent parfois de rigueur et de précision, elles ont, presque toujours, l'élégance, l'harmonie et le nombre. Leurs romans, généralement mal composés, offrent au moins aux faiseurs d'anthologies, quelques pages parfaites. Elles savent, comme on dit, „enlever le morceau". Il n'est presque pas un de leurs livres qui ne laisse dans la mémoire le souvenir d'un épisode ou d'un tableau, d'un discours ou d'une conversation. Il y a ainsi des passages délicieux dans la *Retraite sentimentale* et dans la *Vagabonde*. Et dans l'*Inconstante* avez-vous oublié la visite de Gillette à Marion dans le vieux cloître fleuri? ou, dans le *Temps d'aimer*, le voyage de noce de Pascal et de Mme La Charmotte, et la sérénade que fit à Laure sa blonde amie costumée en page? Quant à Mme de Noailles, elle s'est montrée souvent très grande artiste en langage. Telle de ses phrases nous révèle toute la subtile beauté, toute la mystérieuse harmonie où peuvent atteindre les mots ordonnés par des mains inspirées et savantes. Il y a dans sa prose un écho de Chateaubriand et de Renan. La *Prière à l'amour* dans le *Visage émerveillé* sera belle tant que les mots qui la composent offriront un sens aux oreilles humaines.

„Amour . . . Je vous donne aussi toutes les violences, les crimes et les colères: les dagues teintes de sang, le flacon de jusquiame, le gant et la rose empoisonnés, le mouchoir qui perdit Desdémone, l'épée qu'Hippolyte laissa dans la main de Phèdre, et, en témoignage du temps de la chevalerie, ce cœur chaud de l'amant qu'on fit manger à l'amante.

„Et je vous offre, Amour, comme rose dernière et plus belle, et pour que soient éternellement charmées vos sensibles oreilles, le son le plus brûlant, le plus voluptueux, qui n'est pas la voix de Juliette au balcon, ni la tendre plainte d'Iphigénie, mais le

divin éclat d'or que fit, en se brisant, la chaîne étroite des pieds de Salammbô . . ."

Et que pensez-vous de cette invocation, à Pan? N'est-elle pas digne de sauver de l'oubli cette médiocre *Domination*?

„O Pan, reviens dans le bois parfumé! Que mon âme qui depuis trois mille ans garde ton culte champêtre voie luire cette nativité! Tous les poètes, et, mon cher Pan, il est beaucoup de poètes, t'attendent dans les jardins. Ne les crois pas lorsqu'ils se pensent mystiques et convertis aux religions de Judée. S'ils disent que leur âme est altérée de mystère, c'est parce qu'ils te cherchent et qu'ils ne t'ont point trouvé. Ah! qu'un matin de Pâques quand sur les villes chrétiennes les cloches danseront, vaines poupées de métal, la forêt enfin se ranime! que l'aulne entende revenir sa nymphe aux jambes mouillées, que les bergers s'enlacent, que le bouc et la biche resplendissent au soleil, et que, plus haut que les cloches d'argent sur les villes, tout le feuillage chante: Pan est ressuscité! . . ."

Cette aisance du langage qui semble naturelle aux femmes, Evelyne Moncœur ne la conteste pas. L'*Incomparable* n'est point mal écrite. Si l'on y trouve quelque galimatias et quelque amphigouri, on n'y rencontre pas cette lourdeur, cette platitude, cette impropriété qu'il faudrait bien imiter si l'on pastichait tant et tant de livres d'hommes! Voici même un petit passage qui, malgré l'auteur peut-être, est vraiment bon, parce qu'il est la moquerie légère de beaucoup de passages excellents:

„O douceur de la caresse première, faite de toutes les attentes finies, de toutes les craintes rassurées, de toutes les joies approchées, du fléchissement infiniment heureux des nerfs trop longtemps tendus . . . je ne veux pas que cette caresse finisse, parce qu'après elle, quand elle sera morte, ce ne sera plus, jamais plus, la caresse première . . ."

* * *

Cette *Incomparable* sera sans doute tout à fait inutile; elle ne changera rien au cours impétueux de la littérature féminine. Qu'importe? Elle vaut par elle-même, non pas seulement parce que la moquerie, comme dit Pascal, est une œuvre de justice,

mais parce que rire est une des meilleures choses de ce monde, et que nous devons de bons rires à Evelyne Moncœur.

Il faudrait seulement que l'*Incomparable* mît les femmes en garde contre quelques défauts qui empoisonnent leurs plus belles qualités, qu'elle leur fît reconnaître en elles-mêmes, l'ivraie du bon grain. Il faudrait que, capables de nous donner encore beaucoup d'ouvrages charmants, de *Vagabonde*, de *Visage émerveillé*, d'*Inconstante*, elles fissent, en souvenir d'Evelyne Moncœur, le ferme propos de ne nous plus jamais donner de . . . Mais je ne veux citer aucun titre, car il ne faut désobliger personne.

PARIS F. ROGER-CORNAZ

□□□

SUPRÊME APOTHÉOSE

Lourde de siècles, mais fière et tragique encore,
Avec sa tour fendue et ses mille écussons
Illuminant l'orgueil carré de ses maisons,
Toute la ville écoute en ses échos sonores,

Toujours les mêmes glas, lui prédire sa mort.
Elle est vieille, la ville, et sa place est déserte,
Et son fleuve ensablé, et ses vagues inertes
Ne poussent plus les vaisseaux clairs jusqu'à son port.

Mais tout à coup, comme un faisceau de feux et d'ailes
Paraît au ciel le Saint-Georges, patron hautain;
„Elle ne choira pas dans le néant certain,
Ma ville, et sa muraille et son donjon fidèles.

Ni le vulgaire émoi d'un touriste ganté
De sa canne d'ennui ne frappera ses pierres:
Héros en vos cercueils, et vous dames guerrières,
Dormez sans peur sur vos coussins d'éternité."

Et l'archange d'argent superbe et débonnaire,
Debout sur un orage éclaboussé d'éclairs,
Illumina la ville avec ses grands yeux clairs
Et l'emporta, on ne sait où, dans le tonnerre.

EMILE VERHAEREN

□□□

In Paris-Neuilly (20 rue de Chartres) erscheint seit dem 1. April unter dem Titel *La Vie et les Lettres* eine vorzügliche periodische Anthologie der neuern französischen Literatur, der wir dieses Gedicht entnehmen.

□□□